



COMPRENDRE
& ACCOMPAGNER

JEAN-LUC TOURNIER

L'enfant exposé à la violence conjugale

2^e édition



Comprendre, intervenir
et protéger

deboeck
SUPÉRIEUR **B**

Jean-Luc TOURNIER

L'enfant exposé à la violence conjugale

┌ Comprendre, intervenir
et protéger

2^e édition

Pour toute information sur notre fonds et les nouveautés dans votre domaine de spécialisation, consultez notre site web : www.deboecksuperieur.com

© De Boeck Supérieur s.a., 2023
Rue du Bosquet, 7 – 1348 Louvain-la-Neuve

2^e édition

Tous droits réservés pour tous pays.

Il est interdit, sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, de reproduire (notamment par photocopie) partiellement ou totalement le présent ouvrage, de le stocker dans une banque de données ou de le communiquer au public, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit.

Dépôt légal :
Bibliothèque nationale, Paris : février 2023
Bibliothèque Royale de Belgique, Bruxelles : 2023/13647/002

ISSN 2030-8906
ISBN 978-2-8073-4774-8

«Un jour pourtant, un jour viendra, couleur d'orange,
Un jour de palme, un jour de feuillages au front,
Un jour d'épaule nue où les gens s'aimeront,
Un jour comme un oiseau sur la plus haute branche.»

LOUIS ARAGON

«Quand les éléphants se battent,
c'est l'herbe qui souffre.»

PROVERBE AFRICAÏN

Remerciements

Mes remerciements vont d'abord à mes vieux maîtres, qui furent autant de guides. Michel, Richard et Bill, je vous dois beaucoup, j'en ai pleine conscience.

À mes patients, qui portent si bien cette appellation face à ce thérapeute atypique.

À mes enfants, plus que jamais. Aux enfants de mes enfants, pour toujours.

À ma femme, si proche.

À mon éditeur, qui me soutient élégamment.

Avant-propos

Le texte que vous allez parcourir est singulier.

Singulier, dans la mesure où j'écris à propos des enfants, sans les rencontrer jamais. Ils n'entrent pas dans mon cabinet, et les adolescents non plus. C'est un choix que j'ai opéré d'emblée, dans ma pratique thérapeutique.

Pourtant, je les rencontre chaque jour, sous les traits de mes patients devenus adultes. Ils ont grandi, mais n'en demeurent pas moins, pour une bonne part, les enfants qu'ils ont été. Ils témoignent, ils décrivent et parfois dénoncent. Ils disent avec les mots adultes leurs histoires d'enfants. Ce sont donc les «enfants du passé dans les adultes d'aujourd'hui» qui vont vous apparaître, à chaque détour de page. Cette approche particulière pourrait nous éloigner du vécu propre à l'enfant et de sa nécessaire prise en charge. Vous pourrez ainsi être surpris, voire déroutés, en parcourant l'un ou l'autre des chapitres qui composent l'ouvrage. Pourtant, si vous en acceptez la posture initiale, une telle approche peut s'avérer stimulante, touchante et peut-être bouleversante. Elle élargit notre perspective.

Singulier aussi, dans la mesure où les témoignages affluent. Les expériences de vies trouent le tissu du récit et imposent leur réalité. Il s'agit moins d'un ouvrage théorique cristallisant les connaissances sur le sujet que d'un texte ouvrant sur les expériences internes et intimes des acteurs concernés.

Le style emprunté est, de fait, personnel. Pour demeurer cohérent avec ce projet de rendre compte.

Je vous souhaite un voyage qui vous laissera quelques empreintes¹.

1. L'astérisque placé après un mot ou une expression renvoie au glossaire en fin d'ouvrage.

Introduction

Dix courtes années, un siècle pourtant !

J'ai dix ans
Des billes plein mes poches
J'ai dix ans
Les filles c'est des cloches
J'ai dix ans
Laissez-moi rêver
Que j'ai dix ans
Si tu m'crois pas hé
Tar' ta gueule à la récré

Bien caché dans ma cabane
Je suis l'roi d'la sarbacane
J'envoie des chewing-gums mâchés à tous les vents
J'ai des prix chez le marchand

J'ai dix ans
Je sais que c'est pas vrai mais j'ai dix ans
Laissez-moi rêver que j'ai dix ans
Ça fait bientôt quinze ans que j'ai dix ans
Ça paraît bizarre mais
Si tu m'crois pas hé
Tar' ta gueule à la récré

Alain SOUCHON, « J'ai dix ans »

1. L'émergence d'une société sous stress

En mars 2012 sortait une première version du présent ouvrage. C'était hier.

Mais depuis hier, une nuit s'est écoulée. Une nuit tellement singulière, parfois cauchemardesque, parfois inimaginable, parfois merveilleuse. Une seule nuit, mais quelle nuit !

La pandémie de Covid-19 nous a fait basculer dans une autre réalité.

Le réchauffement de la planète qu'on interrogeait encore comme un possible mythe est devenu une incontournable réalité.

La Russie, sous l'égide poutinienne, envahit l'Ukraine et réveille nos vieux démons guerriers.

En une seule nuit. 2012 était hier.

Dans cette même nuit, la pandémie a généré des élans de générosité inespérés, le réchauffement climatique a éveillé forcément nos consciences et notre tendresse à l'égard de notre planète, l'invasion de l'Ukraine a resserré les liens distendus entre les pays de notre vieux continent.

Cauchemars et rêves, sombres figures et doux personnages. Ces événements ont-ils touché les êtres humains? De toute évidence. Infiniment. Ont-ils envahi les sphères familiales? Indubitablement. Sont-ils venus percuter les dynamiques conjugales? Incontestablement. Dès lors, ont-ils contribué à une croissance manifeste des violences conjugales? Absolument. Donc, ont-ils majoré le drame vécu par les enfants exposés aux dites violences? Évidemment, en quantité autant qu'en qualité.

Et c'est précisément ce qui me conduit à reprendre la teneur de mon propos décennal.

J'ai ajouté trois chapitres aux neuf qui étaient présents dans l'édition précédente. Il s'agit des chapitres 10, 11 et 12 :

- Le premier de ces chapitres porte sur notre contexte présent d'anxiété culturelle. Nous sommes entrés dans une étape sociétale où l'imprévisibilité devient notre référence. Une étape où il est de plus en plus hasardeux de vouloir assurer un contrôle sur nos vies et où les perspectives à venir nous sont présentées dans une vision angoissante. Tous ces éléments sont constitutifs d'un stress qui va croissant, inexorablement. Nous ne sommes pas tous pareillement équipés pour y faire face. Les doux le sont davantage, les heureux allongent leur bonheur et les anxieux le deviennent chaque jour un peu plus. Quand la gestion du stress suppose le recours aux comportements destructeurs et humiliants, il est aisé de comprendre que les violences conjugales vont crescendo. Le terreau est de qualité. Les chiffres le confirment : 40 % de hausse des violences conjugales.
- Le second chapitre ajouté se réfère plus précisément à cette interminable crise sanitaire qui a bouleversé nos quotidiens. Dans ce contexte pandémique, comment les enfants exposés à la violence conjugale ont-ils fait pour tenir le coup, pour survivre? Sans vaccin antiviolence. Par choix éditorial, ce chapitre sera traité de manière narrative, via la voix d'un enfant imaginé et imaginaire : Sam, avant d'être éclairé plus objectivement.
- Le troisième et dernier chapitre que je souhaite ajouter porte sur le lien des enfants à leur père quand il est violent. De manière très générale, les études et autres témoignages soulignent à la fois l'importance de se porter au secours des enfants et au secours de leur mère. Ils précisent combien les deux vont de concert. Combien une mère restaurée est un gage essentiel au bien-être de l'enfant et participe pleinement de sa dynamique thérapeutique. Par ailleurs, quand je suis conduit à intervenir dans les espaces d'accueil de ces mères et de leurs enfants, je peux aisément mesurer ce double et vigilant accompagnement. À n'en pas douter, celui-ci est fondamental. Nul besoin de gloser à ce sujet. Pour autant, je suis homme et père, et à ce titre, je trouve que ces hommes/pères s'en tirent somme toute à bon compte. Probablement, certains relèvent de profils toxiques, les écarter relève du bon sens et présente la seule garantie d'une protection pour les enfants et les mères. Ce qui est vrai pour certains ne l'est pourtant pas pour tous, quid de tous ceux-là? Et, en quoi est-il

indispensable pour les enfants que leurs pères soient réellement pris en charge?

2. Nous y sommes : éléments contextuels

Enfin, nous y sommes! La **violence conjugale*** est sortie de son antre confiné pour apparaître au grand jour.

Les chiffres défilent qui nous disent l'ampleur du drame et l'étendue de la tâche. Une femme sur cinq, sur six, sur dix... quelques variations certes, mais le constat est impressionnant et déroutant. Une femme meurt sous les coups, tous les deux jours, dans notre joli pays de cocagne. Grand chambardement en perspective, les réseaux de soutien aux femmes s'activent chaque jour davantage, pour les protéger et les restaurer. Et naissent les premières expérimentations en direction des auteurs de cette violence intime, quelques foyers novateurs, quelques associations militantes ou pas, mais courageuses en diable. Et les premiers colloques sur ce thème émergent pour tenter de donner réponses : «Comment traiter ces hommes violents?». Ces hommes, oui, car la plupart des comportements violents sont masculins, quand ils sont physiques.

La violence féminine existe, assurément, mais se présente sous d'autres traits, tout autant répréhensibles et bien moins saisissables. La pression psychologique, le contrôle de son conjoint par la voie de la raison, la mainmise sur les enfants ou l'usage acéré des mots, sont autant de supports à l'expression de cette violence au quotidien. Jusque dans la violence physique, j'ai constaté à bien des reprises la part active des femmes. Elles m'ont clairement démontré les modalités mises en œuvre pour conduire – voire obliger – leur partenaire à passer à l'acte agressif. Pas question de généraliser, évidemment, mais pour autant, dégageons-nous de l'illusion qui voudrait diviser ce monde conjugal en deux : l'homme mauvais, aveuglément violent et dangereux, la femme définitivement malheureuse, sans ressources et livrée au premier. L'intimité de tels couples n'est pas à ce point binaire. La réalité psychologique prend bien souvent à défaut la réalité sociale.

Ce n'est pas mon objet que de tenter l'aventure d'y voir plus clair, mais je vous invite à préserver un regard lucide à cet endroit. La lucidité n'efface en rien la responsabilité incombant à ces hommes qui portent les coups et ne laissent que misères après leur passage. La violence physique, quand bien même initiée de temps à autre et pour partie par la gent féminine, est d'abord masculine, indéniablement. Nous voici donc à soigner les femmes violentées. Nous voilà à œuvrer, à petits pas assurément, auprès des hommes violents.

Mais alors *quid* des enfants? Si leur mère va mieux, parions qu'ils iront mieux! Si on traite leur père violent, ils se récupéreront! Non, il n'en va pas ainsi.

3. Les soins aux parents ne réparent pas les enfants

Les enfants sont profondément et durablement affectés par cette expérience de vie, et les soins prodigués à leur mère ne soignent pas leurs blessures. Le

traitement appliqué à leur père ne réhabilite ni leur sécurité, ni leur dignité. Bien sûr, ce serait formidable s'il en était ainsi, mais ce n'est pas le cas. Ça ne l'a jamais été, ça ne le deviendra pas. Nourrisson, enfant et adolescent sont des personnes... et chacun vit singulièrement tout événement qui trouble l'atmosphère familiale, et plus encore quand il déchire la toile familiale.

La croyance sociale est folle à cet endroit, quand elle imagine qu'en prenant en compte les parents, elle prend *de facto* en compte les enfants. C'est un peu comme si, lors d'un accident grave de circulation, les services d'urgence prenaient seulement en charge le père conducteur et la mère qui tient la redoutable «place du mort», en imaginant que, ce faisant, les blessures causées aux enfants qui se trouvent sur la banquette arrière, seront par la même occasion soignées. L'accident grave, c'est la violence conjugale. La banquette arrière, c'est la place que peuvent tenir les enfants, qui y assistent.

Les prises en charge de ces enfants sont maigrelettes, au sein de quelques trop rares groupes de thérapie qui leur sont réservés. Les établissements qui accueillent les mères maltraitées, avec une incroyable vigueur et rigueur, peinent à consacrer une énergie suffisante auprès des enfants. Comme s'il s'agissait d'un moindre problème, comparativement à cette mère dont la vie est menacée en direct, à ce père dont la violence dévaste tout sur son passage. L'urgence commande! Et son commandement semble écarter l'enfant.

«L'enfant est bien trop petit pour comprendre, allons!»
«L'enfant n'est pas touché en direct, donc ce n'est pas pareil!»
«L'enfant ne se rend pas bien compte, c'est comme ça!»
«L'enfant se replie et ainsi se protège, donc il va bien!»
«L'enfant continue de bien apprendre à l'école, et si l'école va, tout va!»
«L'enfant ne s'en plaint pas, si ce n'est pas une preuve ça!»
«L'enfant n'est même pas concerné, c'est un problème de grands!»
«L'enfant... etc.»

Fleurissent les justifications, de toutes sortes, émanant de toutes sources. Sources qui ont en commun d'ignorer et de minimiser la souffrance muette ou bruyante des enfants pris dans cette tempête à huis clos.

Pour tout enfant, un simple haussement de ton entre deux parents est déjà une source de malaise. Cette tension conflictuelle le conduit bien souvent à se faire petit et discret pour ne pas charger les parents d'une quelconque façon. Il espère de toutes ses forces que ce sera le plus court possible et se trouve largement soulagé quand ce «léger coup de vent» est passé.

Ainsi, une tension entre parents qui se traduit par un silence prolongé est pénible pour l'enfant. Ce jeune homme rapporte : «Je me souviens de ces repas où mes parents se boudaient. Pas un mot, pas une blague, rien. La tension, la pression. Je me dépêchais de manger, de ranger couverts et assiette et je m'enfuyais dans ma chambre. J'espérais, au fil des heures, que les mots allaient revenir et avec eux la paix.» Cette attente, heure après heure, avait un nom : angoisse, et un territoire : les toilettes, où ses intestins déchargeaient leur trop-plein de trouille.

Il ne s'agit pas pour autant, concernant les parents, d'épargner absolument à l'enfant la réalité des rapports humains et, de fait, ces querelles sont normales

dans toute expérience conjugale et font partie de la vie de famille. Les enfants apprennent à conjuguer avec, à réaliser que les conflits existent, qu'ils ne sont pas dangereux, qu'ils n'entraînent ni la perte ni la rupture. Ils font aussi l'apprentissage des sorties de crise. Quand, au prétexte d'épargner leurs enfants, les parents entrent dans un conflit larvé, dans une guerre froide et exempte de toute montée d'adrénaline, les enfants sont profondément bouleversés, sans pouvoir recourir au langage pour signifier leur colère ou leur détresse. Dans une telle occurrence, il n'y a pas de scènes bruyantes certes, mais les scènes muettes ou à très bas bruit, déroutent les enfants et peuvent les endommager très nettement.

Pourtant, il s'agit là d'une situation dite de conflit, entre deux partenaires aptes à se défendre, qui parviennent à se prendre en compte mutuellement, et qui s'inscrivent pour partie dans un schéma de parité. Le **conflit conjugal***, même tourmenté et récurrent, ne signe pas l'écrasement de l'un par la force psychique ou physique de l'autre. Il signe davantage la confrontation, voire l'affrontement, entre deux adultes. La violence conjugale s'organise sur d'autres bases.

4. Conflit conjugal – violence conjugale

Le rapport conflictuel au sein du couple voit deux conjoints qui se battent pour eux, davantage que contre l'autre. Ils défendent de fait leurs frontières, leurs intérêts et tentent de faire valoir leurs besoins et leurs droits. Il ne s'agit pas d'occulter l'autre, ni de l'anéantir, il s'agit de s'en approcher, de s'en rapprocher. Cette configuration conflictuelle, dans une tournure saine, crée et renforce le lien conjugal. Non seulement elle se marie plutôt bien avec le sentiment d'amour, mais elle en est presque la nécessaire contrepartie. Tout comme le sentiment de confiance annexe le sentiment de peur, à l'instar de la joie qui sort du même vase que la tristesse...

«Votre joie est votre tristesse sans masque.

Et le même puits d'où fuse votre rire fut souvent rempli de vos larmes

Plus profondément le chagrin creusera votre être,

Plus vous pourrez contenir de joie.»

K. GIBRAN, *Le Prophète*

... le sentiment de colère, lui aussi, possède un jumeau, sous les traits du sentiment d'amour. Le conflit, normalement et franchement géré, unit, noue et lie. Il permet la séparation psychique, disloque la **symbiose*** initiale, suppose la découverte de ses propres ressources, permet de rencontrer l'autre sans fard et ouvre à un lien authentique.

Dans la violence conjugale, il en va différemment. Nous n'avons pas affaire à une dimension de coresponsabilité, avec une mythique répartition des causes à part égale pour chacun des protagonistes. Mais, au contraire, nous sommes devant une situation où un conjoint exerce sur son partenaire une oppression telle que ce dernier perd son libre arbitre, ses repères habituels, sa dignité, sa sécurité et son intégrité physique. Pour nous limiter à quelques symptômes parmi les plus fréquents. Il n'y a plus de parité, plus de responsabilité partagée, ni même de possibilité d'échanges. Il s'agit là d'une prise de pouvoir, par la force, de l'un sur l'autre, il s'agit de faire peur, d'intimider et de contraindre. Il s'agit

d'asservir, de faire rendre gorge, de faire mettre genou à terre. Il s'agit d'user l'autre, d'en abuser. Et l'enfant est témoin, otage ou spectateur de cette violence.

Nous pouvons étendre le propos à d'autres formes de violences, multiples et variées. Ainsi, certaines formes de violence psychologique engendrent des séquelles qu'on retrouve dans la violence physique. Les passerelles sont nombreuses, bien entendu. En ce sens, je ne crois pas à un véritable «profil d'enfant-témoin des violences conjugales». Profil qu'on pourrait voir se répéter à l'envi et adopter pour toutes ces situations. La réalité est plus fouillée, plus farouche. Mais cependant accessible... si tant est que nous acceptions de la rencontrer, sans faire l'autruche devant la tourmente des enfants pris au piège de la violence conjugale, sans non plus en disqualifier l'importance.

5. Pourquoi nous sommes-nous rendus aveugles ?

Qu'est-ce qui nous conduit à dénier cette réelle souffrance des petits, à en minimiser l'importance, à nous illusionner ?

Nous sommes plutôt aptes à prendre en compte les enfants porteurs de handicap, de maladies graves (le téléthon en constitue la figure emblématique), les enfants victimes de maltraitements physiques (avec numéros verts à l'appui et services réactifs et compétents), ceux qui sont abusés, rackettés. Les déprimés (même si depuis peu), les hospitalisés, les drogués, les intoxiqués, les incestés... Mais nous sommes si peu aptes à considérer deux formes nouvelles de maltraitance sur enfants : l'aliénation parentale (quand un parent développe toute son énergie à écarter l'autre parent de la vie de ses enfants et enjoint ces derniers à coopérer à cette exclusion) et le phénomène des enfants pris dans la violence conjugale. Ce second thème est au cœur de notre propos, l'aliénation parentale est décidément elle aussi essentielle mais elle ne fait pas l'objet de cette présente étude. Pourquoi un tel aveuglement ?

- Parce qu'il y a une proximité avec chacun d'entre nous, qui avons peu ou prou pareillement connu les affres des houles conjugales chez nos parents ;
- parce que les faits vont plus vite que nos consciences qui en sont à s'ouvrir à la réalité spectaculaire de la violence exercée sur les femmes. Et à la nécessité de prendre en charge ces hommes autrement que par la seule incarcération ;
- parce que nous avons peine à ajouter dans nos esprits une souffrance d'enfants aux autres déjà bien nombreuses ;
- parce que nous sommes pris dans le système familial qui tente de garder en son sein la violence, sans la montrer au dehors, dans une sorte de **loyauté perversie*** ;
- parce que nous entrons en collusion avec les parents, et pareillement à eux nous venons secondariser les expériences des enfants. Nous aussi, nous nous centrons sur «le ou les enfants terribles» que sont ces parents ingérables ;
- parce que nous voulons maintenir l'illusion que les enfants, eux au moins, auront été préservés de ces tsunamis.

L'illusion tombe, les enfants sont touchés, souvent affectés. Épargnés? Non, jamais. Nous perdons notre innocence. Nous nous éveillons à cette douloureuse réalité. Le train est en marche, inexorablement, qui augure de cette nécessaire prise de conscience sociale.

Cet ouvrage est pour vous, qui avez été cet enfant. Vous retrouverez dans mes mots vos tourments et dans mes exemples vos histoires. Je crois que vous pourrez rencontrer à nouveau cet enfant, pour vous en approcher, avec tendresse.

Pour vous qui êtes membres d'une telle famille, proches voisins, amis aussi et qui vous interrogez sur ce qui peut bien se passer dans la tête de ces petits humains que vous côtoyez, au quotidien parfois. Vous aurez ces informations qui vous font défaut, pour oser ces pas et ces mots que vous retenez bien souvent, ne sachant pas la réalité intime de ces enfants.

Pour vous, professionnels de tous bords, ce livre vous est ouvert en grand. Tous les chapitres vous concernent. Mon intention est de vous conduire au pays du dedans, pour vous montrer de l'intérieur ce que vivent de tels enfants. Vous naviguerez entre vos expériences personnelles et professionnelles, au fil des étapes. Mais c'est là une importante manière d'intégrer des connaissances.

J'ai choisi d'adopter un langage qui puisse parler à tout un chacun. Langage simple et direct. Un second choix a été de m'adresser à ces différentes figures qui vous habitent : l'adulte, l'enfant, le professionnel, le curieux, le sensible, etc.

Vous aurez plaisir et douleur à parcourir le texte. Vous serez confortés dans vos choix ou dérangés dans vos orientations. Vous ne serez pas indifférents, je crois.

1

Un faisceau d'expériences

1. Frères de sang ne signifie pas frères d'expériences

La violence conjugale affecte l'enfant de multiples façons, selon l'expérience interne qu'il va en faire. Ainsi, au sein d'une même fratrie, rien ne garantit que tout un chacun partagera les mêmes sentiments ni les mêmes résonances face pourtant à de semblables circonstances. Selon la façon dont l'enfant est pris à parti par les protagonistes, selon la manière dont il va tenter de s'en défendre, selon sa place dans la famille et selon les ressources qu'il trouve ou non hors de son espace familial, il sera singulièrement affecté et trouvera des **schémas de défense*** qui lui sont propres.



..... PORTRAIT

• Une fratrie ne garantit donc nullement une communauté d'expériences,
• comme me le rappelait cet homme : cela se passe dans une maison
• d'arrêt, un jeune détenu visiblement concerné en premier chef par la
• thématique me lance : « Monsieur, que deviennent les enfants qui ont
• connu la violence entre leurs parents? ». Le ton est grave, il espère
• une réponse importante. Je dégage grossièrement les trois expé-
• riences que je vous présenterai par après. Trois expériences pouvant
• mener à trois profils adultes : l'adulte cassé/éteint, l'adulte timoré/
• honteux et l'adulte révolté/en guerre.

• Un homme, plus âgé, m'apostrophe alors : « Hé monsieur, dans ma
• famille, nous étions trois frères. Mon père cognait ma mère. Quand
• vous racontez tout ça, c'est comme si vous nous connaissiez. Mon
• frère aîné, il est devenu peureux, lâche, il a tout le temps peur de
• tout. L'autre frangin, franchement, on ne le voit pas, il passe inaperçu,
• comme s'il était déjà mort. Et moi, monsieur, je suis ici en taule, parce
• que j'ai cogné, jusqu'à tuer. Parce que c'est la haine qui coule dans
• mes veines. Alors, ce que vous avez dit, c'est drôlement bien résumé,
• c'est comme ça chez nous, c'est comme vous dites! »

2. Trois expériences comme trois strates

En prolongeant le propos amène de cet homme, nous pouvons clairement dégager trois expériences spécifiques que peut vivre un enfant exposé à une telle réalité parentale.

- **Enfant négligé** : l'enfant est pris dans un système familial où la violence conjugale occupe toute la place. Le conjoint violent est emporté et débordé par son ressenti. Ce n'est plus lui qui détient la violence, c'est la violence qui le détient. Le conjoint-victime use son énergie à défendre son territoire, voire sa vie. Les deux adultes sont ainsi chacun pris dans l'œil du cyclone de la violence et n'ont pas ou peu d'espace disponible pour prendre en compte les enfants. Ceux-ci se trouvent alors véritablement livrés à eux-mêmes et entrent dans l'expérience d'une réelle négligence.
- **Enfant intrusé** : l'enfant est utilisé comme bouclier ou comme glaive dans la violence conjugale, il n'a ni le recul ni le moyen de s'en dégager. Il devient le confident du parent maltraité, il est celui qu'on réveille en pleine nuit pour se protéger du conjoint armé d'une carabine, il est ce bébé suspendu dans le vide par la fenêtre pour faire céder le conjoint-victime jugé récalcitrant. Ses frontières sont répétitivement intrusées, il entre alors dans l'expérience d'un enfant abusé.
- **Enfant écrasé** : l'enfant voit et vit la violence conjugale avec la rage au cœur, il ne supporte pas l'injustice qui prévaut, l'ascendant physique qui domine, la peur qui s'installe, il n'est plus qu'un cri de rage et de haine. Cri interrompu et interdit. Son expérience interne et intime est alors celle d'un enfant dont la colère, par ailleurs saine, est empêchée par lui ou par ses parents. De tels enfants ont en leur noyau central une forme de rage qui les pénètre et les habite, de longues années durant.

Négligé, intrusé ou écrasé. Voici les trois principales expériences que l'enfant peut rencontrer, quand il est exposé aux violences conjugales. La négligence peut conduire à une identité résignée. L'**intrusion*** à une **identité honteuse***. L'écrasement à une identité de révolte impuissante.

Ces trois expériences ne sont pas exclusives les unes des autres, en ce sens, elles ne garantissent pas qu'en rencontrant l'une d'entre elles chez un enfant, ce dernier sera de fait exempté des deux autres. Il n'en va pas ainsi. Elles avancent à l'instar des trains, dont l'un peut dissimuler l'autre.

Ainsi, un enfant pétri de colère qui nous raconte les folles scènes auxquelles il a assisté peut, par-delà sa colère, se sentir lourdement négligé, négligence par ailleurs qui peut dissimuler une profonde peur. Assurément, il y a un noyau central, qui organise tout, qui est le fondement identitaire de l'enfant. Mais avant de parvenir à l'expérience fondatrice, nous rencontrerons les strates des autres sentiments. Ceci pour vous dire : ne vous arrêtez pas à ce qui apparaît dans l'immédiat !



ACCOMPAGNER

Ne vous limitez pas à la détresse envahissante, à la rage débordante, ni à l'angoisse qui étreint l'enfant. Une expérience émotionnelle peut en cacher une autre. Une garantie pourtant : il existe un noyau central, un organisateur. Chez tous ces enfants.

Vous saurez la réalité d'un enfant en allant le rejoindre là où il est demeuré coincé, comme une image arrêtée. Vous ne pouvez le savoir à l'avance, vous pouvez l'anticiper ou l'imaginer, mais sans aucune garantie de succès dans vos prévisions. La réalité interne de l'enfant, comme de tout être humain, est déconcertante.

Chacune de ces trois expériences a sa dynamique propre, ses modes défensifs spécifiques et dès lors ses modes de prises en charge particuliers. Elles peuvent imprimer très profondément la vie de l'enfant, jusque dans son devenir adulte. Un peu comme si chacune d'entre elles trois pouvait, à l'extrême, déterminer trois modes identitaires : l'identité résignée, l'identité honteuse, l'identité volcanique.

Les chapitres qui suivent s'adressent à tout un chacun qui est aux prises avec une telle situation. Les professionnels trouveront à organiser leur pensée et à déterminer leur **style*** d'intervention. Les parents et adultes qui ont grandi en ces étranges contrées s'y reconnaîtront, en émotions comme en sensations. Les proches pourront appréhender ces situations devant lesquelles ils se sentent si souvent impuissants et trouveront peut-être le courage de faire ce pas qu'ils retiennent. Les curieux enfin, qui souhaitent ouvrir leur cadre de référence, se laisseront emporter par un propos suffisamment fluide pour les retenir. Ce public éclectique explique le style emprunté, qui est coloré, émaillé d'histoires et qui vise à enseigner sans trop ennuyer.

- Ce premier chapitre donne un cadre à mon propos : je distingue trois expériences fondamentales que peut rencontrer un enfant pris dans la tourmente conjugale. Il peut s'éprouver insignifiant, dénué de tout intérêt et développer une logique de résignation. Son parcours est celui d'un enfant en manque. Il peut être utilisé, comme glaive ou comme bouclier, dans la violence conjugale. Il est alors tenaillé par la peur, et développe les mêmes schémas de défense que tout enfant qui est gravement intrusé. Enfin, il peut être bâillonné dans une rage interdite, toute expression de colère alourdissant davantage le climat déjà pesant qui plombe la famille. Au cœur de son expérience, une rage impuissante.
- Ces trois expériences sont fondamentales en ce sens qu'elles impriment le parcours de vie de l'enfant, au présent comme au futur. Elles ne sont pas exclusives les unes des autres, mais pourtant l'une d'entre elles est centrale. Elle est le noyau de l'épreuve vécue par l'enfant.

2

L'expérience de la résignation

Et quand la mort lui a fait signe
de labourer son dernier champ,
Il creusa lui-même sa tombe,
en faisant vite, en se cachant.
Et s'y allongea, sans rien dire,
pour ne pas déranger les gens.
Georges BRASSENS, « Pauvre Martin »

1. Le tiers qui est de trop

Dans bon nombre de cas (plus d'une moitié), la violence conjugale apparaît avec l'annonce d'un enfant à venir. Le passage du lien conjugal au lien parental est un tournant redoutable pour de nombreux couples. Les raisons sont multiples. C'est à ce moment précis, lors de l'annonce : « Tu sais, je suis enceinte de toi, nous aurons bientôt un enfant, c'est merveilleux, non? », que ces histoires d'amour finissent mal, en général ! L'homme bouleverse sa relation à son aimée, passant d'une tendresse affairée à une série de reproches qui gagnent en intensité chaque jour, en dangerosité aussi. Pourquoi un tel comportement à un tel moment ?

Le choix amoureux est souvent espéré réparateur : « Elle me donnera cette présence, cet amour, cette proximité qui m'ont tant manqué. Elle sera mon tout, ma complétude. Elle guérira mes blessures, soignera mes plaies et adoucira ma grande peine. Elle effacera ma peur. Ma femme balsamique. Pour ce faire, il lui suffit de devenir MIENNE. Elle devient, à mes yeux, sacrée. Elle me sera CONSACRÉE. »



COMPRENDRE

Pour ces hommes, partager, c'est perdre. Et perdre, c'est retrouver la douleur, et la grande peur.

Dès lors, partager cette femme consacrée – y compris avec sa progéniture – peut s'avérer impossible. Cette fusion ne souffre pas d'intrusion, et le tiers est intrusif. Quand bien même il en serait le fruit.

À cet endroit, l'homme n'est plus adulte, il est petit garçon, ravagé par la jalousie, englué dans l'effroi d'un abandon annoncé. Un petit garçon, certes, mais dans le corps d'un homme doté de forces, qui peuvent devenir armes redoutables quand elles sont au service d'un petit bonhomme sans limites et sans discernement.

2. Quand le petit se fait tout petit

Les coups verbaux précèdent les coups physiques et conduisent la maman en devenir à protéger ce ventre qui abrite le futur né. Et à se protéger elle-même. Nous pouvons imaginer l'expérience du tout-petit, lové dans sa niche utérine. Il n'a pas de conscience au sens classique du terme, pas la capacité de penser, de réfléchir, il est un être de sensations, de sensorialité. Comme s'il avait des capteurs sensoriels, des récepteurs qui lui permettent de décoder les informations qui lui parviennent. Et les informations affluent. Lointaines d'abord, au travers des parois utérines et abdominales, ces sons si forts, qui transpercent les couches protectrices, qui vont en se rapprochant, parfois à cogner si rudement contre le ventre de sa mère. Cette voix dure dont l'intensité augmente, le volume est si élevé. Chaque fois que la voix apparaît, maman se crispe, l'enfant, qui le sent, le sait. Son cœur qui bat plus vite, son ventre qui se tend... ce n'est plus un nid pour lui.

Prendre un minimum de place, comme un réflexe de survie. Maman ne prendra que le poids de ce corps étroit mêlé au poids léger du placenta. Trois, quatre kilos, guère plus. Il apprend, déjà, à prendre une place minimale. À se faire tout petit, presque transparent. Il ne bouge pas, déjà. Il ne cogne ni ses pieds ni ses mains à la paroi utérine, il diminue sa vitalité, sa vivacité. Il rétrécit sa vie. Il attend, ou plutôt n'attend même pas, il est juste comme ça. Ce pourrait durer l'éternité. Il est dans un entre-deux, entre deux mondes, suspendu, dans une forme de *stand-by* éternel. Il ne se passe rien, il fait en sorte à vrai dire qu'il ne se passe rien. Il ne ressent rien ni n'espère rien. Il a mille ans! Il n'a pas peur, ni mal, ni froid, ni chaud, il n'est pas pressé, ni impatient. Il n'est rien, il n'a rien. Détaché. Un yogi utérin en quelque sorte.



..... PORTRAIT

· Ainsi Dorothée, qui me décrit très précisément son expérience, par-
· faitement imprimée dans sa **mémoire cellulaire***. Elle est alors dans
· un travail thérapeutique qui l'a conduite en phase régressive. Son
· expérience est double, elle se vit exactement comme dans un espace
· utérin, en même temps qu'elle est pleinement consciente de la réalité
· présente, ce que traduisent ses propos :

· « Je me vis comme en suspens, en suspension. Je suis arrêtée. Je ne
· bouge pas un centimètre de mon corps. Je n'attends rien, je ne veux
· rien. Je suis simplement là, et ça pourrait durer une éternité. Je ne
· ressens rien, absolument rien. Je suis figée, immobile. Pas seulement
· dans mon corps, dans ma tête aussi. Parce que sinon ce serait hor-
· rible. Si je retournais au pays d'avant, ce serait trop horrible. »

Là, peut débiter la **résignation***. Qui s'installe dans une forme de normalité, comme une donnée basique.

3. Un renoncement précoce*

Mais certains autres auront déjà renoncé, sans énergie suffisante pour ces montagnes à franchir, sans assez de vitalité pour faire face à ces conditions de vie qui s'annoncent extrêmes. Cette vie où on ne semble pas bienvenu, où d'emblée un fléau est collé à notre présence. Enfant de trop! Malvenu, au mauvais moment, au mauvais endroit. «Qui c'est qui m'a ch... ce tas de m... et qui ne l'a pas balayé!», hurlait ce père à l'endroit de son petit garçon.

Alors ceux-là auront pu interrompre leur parcours de vie, se laissant dépérir dans l'espace utérin. Mort invisible, départ anticipé, on les appellera des anges peut-être. Il va sans dire que le propos ne peut ni ne doit être étendu à chaque enfant qui ne parvient pas à terme.

Ou bien d'autres encore ont tenu jusqu'à la naissance, jusqu'au premier souffle, comme s'ils espéraient encore, ils auront tenu le coup pour voir, savoir. S'ils sont portés, ils seront adoptés. Ils deviendront les enfants de l'amour, de la réconciliation. On dira d'eux plus tard : «Quand je pense que je n'en voulais pas! Incroyable!». Ce sera leur réhabilitation, non leur revanche. Dans un contexte de violence conjugale, la réalité sonne le glas de leurs espérances, leur présence devenue réelle pour le père aggrave son rejet, et le fait fondre plus souvent encore sur sa femme.

La venue au monde n'aura rien modifié ni rien permis, à quoi bon prolonger cette vie devenue tourment? Et, parmi eux, certains se laisseront dépérir : morts subites et inexplicables du nouveau-né. Là encore, la généralisation n'est pas de mise. Tous les enfants trop tôt décédés ne participent pas de ce principe. Mais au-delà de ces exemples rares qui conduisent des enfants à ne pas naître ou, à peine nés, à interrompre leur parcours de vie, nous trouvons de manière plus globale les prémices de la résignation.

4. Le monde du trop peu

In utero, nous avons pu imaginer comment l'enfant rétrécit son activité, occupe une place minimale en interférant peu avec l'extérieur. Il vient au monde déjà sage, comme s'il se glissait au dehors, sans déranger. L'enfant se tient tranquille, ce qui ne saurait signifier qu'il l'est. Le contraire prévaut fréquemment, l'enfant se tient tranquille, qui ne l'est pas! Il est entré dans le monde du manque, du «pas assez», du «trop peu». Pas assez de contacts, de regards, de tendresse, de disponibilité tout simplement. Entrer en parentalité suppose cette disponibilité basique, cette compétence à prioriser les besoins de l'enfant, à s'écarter de soi-même au profit de ce «petit bout». C'est précisément cette disponibilité qui est absente, soit par défaut de sécurité pour la mère, soit



COMPRENDRE

Dans ce monde du manque, le tout-petit s'en sort en abaissant ses besoins, en les mettant en sourdine.

par défaut de maturité pour le père. La place centrale est occupée, elle ne permet aucune autre présence.



..... PORTRAIT

Tom a quelques semaines, et c'est la nuit. Le voici qui se réveille, rattrapé par la faim qui le saisit. Il pleure. Ses pleurs parviennent aux oreilles des parents, déclenchant comme par réflexe la foudre du père à l'encontre de sa femme, « même pas foutue » de faire en sorte que « ce marmot se la ferme » durant les nuits. Elle se défend comme elle le peut, il ne cesse ses récriminations, ses menaces et plus encore. En attendant, personne ne vient, dix minutes se sont alors écoulées, et les pleurs de l'enfant font place à la rage, il explose littéralement de rage, espérant ainsi faire bouger les parents, avoir un impact sur son environnement. La colère sert aussi à cela : faire venir à soi les autres. Mais dix minutes encore se sont écoulées vainement, les cris des parents dépassent en décibels le bruit de sa rage, si élevée soit elle. Les pleurs n'y font rien, la rage ne donne pas plus de résultats. Alors, l'angoisse arrive, envahit le bébé, devant ce vide qui s'étale devant lui, cette sensation terrible d'abandon. La menace devient interne, intime. L'araignée angoisse tisse sa toile et la tissera encore si l'enfant n'agit pas. Puisqu'il ne peut modifier en quoi que ce soit son environnement, il va agir sur sa propre sensation interne de faim.

Il modifie cette sensation harcelante de faim. Il descend peu à peu son seuil de faim, jusqu'à faire taire ce besoin physiologique. Il l'anesthésie (voir **besoin anesthésié***). Il mourait de faim – il avait tellement faim – il avait très faim – il avait faim – il avait un peu faim – il avait... plus faim du tout! Au bout de quelques courtes minutes, après avoir anesthésié son besoin de manger, il retrouve une forme de torpeur, qui le conduit au sommeil. Il dort à présent, l'estomac vide certes, mais le voici endormi. Il le fait à cette occasion, il le renouvellera à l'envi. Ce processus devient une habitude, un quotidien.

Il apprend ainsi à limiter au maximum ses besoins, puisque de toute façon leur satisfaction dépend des autres, qui sont absents. Absents et non pas dangereux. C'est une donnée essentielle à prendre en compte, car l'expérience de cet enfant n'est pas tant d'être exposé à la violence conjugale, mais d'être exposé à cette conséquence redoutable de la violence conjugale : on ne s'occupe pas suffisamment de lui.

Le voici livré à lui-même. Pour supporter cette répétition de petits ou grands manques, il habitue son corps à ne pas attendre, à se contenter de ce qui est là. À ne pas espérer davantage, ne pas vouloir davantage. C'est ainsi... et ce sera ainsi.

5. Se satisfaire de si peu

Une telle expérience donne très tôt à l'enfant un rapport à la vie qui est maigre et étroit. Au point qu'il peut parfois se structurer sur une identité résignée. Celle-ci s'inscrit déjà dans son corps : il forge son corps au long cours. Ne pas être sensible aux besoins qui se présentent à lui, ne pas avoir faim, ni soif, ni froid, ni mal non plus. Il lui apprend à supporter. Il lui apprend à amoindrir son besoin de contacts, de proximité, de stimulations, dans une forme de survie. Il lui apprend à se réfugier dans le sommeil, le **retrait***, le déni.

Le nourrisson pourra présenter, par exemple, les troubles suivants : dormir beaucoup, être peu en contact avec l'autre, ne pas pleurer ni demander, présenter un visage sans émotions, demeurer longuement immobile, avoir une respiration faible en avalant peu d'air, être peu réactif aux contacts qui lui sont proposés. Jusqu'à présenter en quelques occasions les traits d'un bébé déprimé, mais ce ne sera pas le cas le plus fréquent, en réalité il est davantage résigné que déprimé.

La marque la plus importante de cette expérience réside dans le fait que l'enfant est son propre **tuteur de développement***. Il apprend à ne s'appuyer que sur lui-même. Il est ainsi conduit à grandir sans le concours des autres, à s'y habituer et à l'inscrire dans sa réalité quotidienne. Comme si le message familial qui lui parvenait disait en substance : « C'est ainsi non seulement à la maison, mais partout ailleurs. » Son monde, c'est le monde. Partout, c'est pareil. À quoi bon espérer ! Il s'éloigne peu ou prou de son corps, pour se réfugier dans une vie plutôt mentale. Moins il est dans son corps, moins il a de besoins. Moins il a de besoins, plus il peut se passer des autres. Plus il peut se passer des autres, moins il a mal. Moins il a mal, plus il peut poursuivre sa route. Logique imparable.

Il parvient ainsi très tôt à ne pas poser problème, à ne peser d'aucune façon sur son environnement familial, à ne causer ni souci ni dérangement. Tout son problème est là : il ne pose pas problème !



..... PORTRAIT

- Ainsi Paula, qui présente un tel modèle de fonctionnement. Elle passe
- inaperçue, je m'efforce de lui donner place dans mon esprit pour ne
- pas la laisser glisser vers mon oubli. Le seul impact qu'elle ait sur moi,
- c'est de n'avoir aucun impact. Elle se pose devant moi comme une
- feuille morte qui le vent déplace une heure plus tard mais qui n'aura
- imprimé ni mon esprit ni mes yeux. Assurément, ce n'est pas ce qu'elle
- veut, mais bien ce qu'elle fait.
- Et quand, bien maladroitement, j'ai pu être blessant à son égard
- – par action ou par omission –, elle ne m'en dira rien. Je le compren-
- drai, au détour d'un propos, plusieurs mois plus tard.

6. Ne pas poser problème : l'œuvre d'une vie

Ne pas poser problème, tel est le projet de l'enfant. Parfois même, quand les années se seront écoulées, les parents plutôt fiers diront de l'enfant qu'ils ne l'ont pas vu grandir, que c'était là un enfant bien facile, qu'il s'est élevé tout seul, qu'ils ont eu bien de la chance avec cet enfant, qu'ils vous souhaitent pareille aubaine, etc., vraiment cet enfant est incomparable, un enfant en or. La voici donc la preuve qu'il n'a pas été affecté par ce que ses parents ont vécu, preuve qu'il a été épargné ! Douce croyance : la réalité lui a été épargnée ! Amer constat : il épargne sa réalité à ses parents.



COMPRENDRE

C'est le portrait-type d'un enfant qui apprend à se débrouiller par lui-même, sans compter sur qui que ce soit. En réalité, il n'a pas le choix, il est acculé à cette position. Cette absence de choix va de pair avec une absence de plaisir, un déficit de joie.

Très tôt, il aura acquis la propreté, saura se déplacer par lui-même. Ainsi, à dix mois, il commencera à franchir les marches d'escalier pour rejoindre un parent. Cette pseudo-indépendance devient un totem : l'enfant débrouillard. Il possédera les bases principales de la lecture avant d'intégrer l'école maternelle, ayant développé son sens de l'observation à cet endroit, histoire de n'avoir pas besoin d'un « mentor éducatif ».

N'importe quel enfant qui progresse plus vite que la moyenne, qui développe des stratégies géniales et qui grandit rapidement peut être un enfant absolument libre et heureux. Il porte en lui la marque d'un enfant qui est en avance, tant mieux. Mais il présente alors deux caractéristiques essentielles, qui le distinguent de l'enfant négligé :

- il rit, s'amuse, joue, plaisante, sourit. En bref, il est heureux, et ça se voit ;
- il peut, en maintes occasions, faire autrement. Il sait s'appuyer sur quelqu'un de temps à autre, demander de l'aide et se reposer. Il n'a pas cette obligation de survie à agir par lui-même. Il le choisit. La différence est là, elle est majeure.

7. Les stigmates de la résignation

Dans l'expérience de la résignation, l'enfant perd le sentiment de l'autre, c'est-à-dire la pensée qu'un autre puisse être là et le soutenir. Très vite et très tôt, il apprend à s'en passer, à faire sans. Ainsi, il ne vit pas trop douloureusement cette solitude, il s'en accommode.

Sur le seul plan corporel, nous pouvons repérer les signes de cette accommodation :

- dans le regard : ses yeux sont le plus souvent tournés vers le bas. Empreints d'une forme de tristesse ou plus encore de quelque chose de vide, d'éteint. Cette extinction oculaire est une marque première ;
- dans le nez : les narines sont pincées. Ces enfants ont développé une capacité à aspirer peu d'air, pour occuper une petite place et respirer petitement ;

- dans les lèvres : pincées elles aussi et contractées, pour ne pas laisser échapper de sanglots, ne pas faire de bruit. D'ailleurs quand ils sanglotent, ils le font à bas bruit, presque imperceptiblement. Ils choisissent pour ce faire des endroits isolés de préférence, pour ne pas être vus : leur chambre, au fond de leur lit, dans un coin de forêt. Les adultes ne font pas autrement qui choisissent l'intimité secrète de leur voiture pour cela ;
- dans les mandibules : remarquablement crispées et tendues. Ainsi, la crispation mandibulaire garantit la fermeture des mâchoires, qui entraîne l'interdit du son provenant de la bouche : ni cri, ni sanglot. En toute discrétion ;
- dans la gorge : la gorge est le passage symbolique entre la tête, censée représenter l'espace mental, et le reste du corps, censé représenter l'espace plus physique. Nous pouvons dès lors observer combien ce « passage » est chargé, au travers des soucis ORL à répétition, toux, angines, irritations multiples, etc. Ils ont des boules dans la gorge qui ne passent pas et qui les oppressent ;
- dans les épaules : souvent affaissées ou tournées vers l'intérieur, comme pour se réfugier en soi-même ;
- dans les mains enfin : ces enfants jouent souvent avec leurs mains, mais plus que des objets ludiques, leurs mains sont des objets de réconfort. Ainsi, ils s'en servent pour s'autoréconforter.

Nous avons tous de tels comportements d'autoréassurance, en nous passant les mains dans les cheveux ou dans le cou, en nous caressant la nuque, en nous enlaçant nos propres épaules. Peu d'entre nous passent à la trappe de tels gestes, et somme toute c'est là aussi une belle ressource que de pouvoir se câliner un peu. Simplement, pour de tels enfants, ce n'est pas là – une fois encore – un pouvoir mais un devoir. S'ils veulent des marques de tendresse, d'attention ou de stimulation, ils peuvent seulement se les procurer auprès d'eux-mêmes. Ils sont leurs propres et uniques ravitailleurs. Ce qui explique le nombre répété de tels gestes et qui rend compte de leurs difficultés à les recevoir naturellement et simplement de l'extérieur.



..... PORTRAIT

- Ainsi Dorothee, que nous avons croisée dans l'espace utérin précaire
- de sa mère et retrouvée au cours d'un exercice où elle se laissait
- étouffer, commence-t-elle tout doucement à accepter des moments
- de contact.
- Et quand elle est en proximité physique, il lui faut de longues minutes
- avant de pouvoir se laisser aller et sur de très courtes durées. Elle
- est très rapidement rattrapée par une voix intérieure qui lui rappelle
- que : « C'est n'importe quoi ça ! Et que c'en est même parfaitement
- ridicule ! ».

8. Composer sa vie sans les autres

La première compétence majeure qui leur échappe est donc celle de pouvoir prendre appui sur l'autre, avoir le goût des autres. Une seconde compétence leur échappe pareillement : pouvoir faire face à l'autre. Pouvoir faire face, dans le sens de pouvoir se mettre debout, devant quelqu'un, presque à parité. Pouvoir laisser son regard croiser le regard de l'autre. Si vous les invitez, plus ou moins fermement, à vous regarder dans les yeux sans détourner le regard, ils ne le vivent pas comme une expérience d'attention qui leur est portée, mais comme une douloureuse expérience de vulnérabilité. Parfois, c'en est presque humiliant. Ils n'espèrent alors qu'une chose : que ce soit vite fini.

Cette seconde compétence perdue les entraîne à s'installer parfois dans une forme de transparence, d'illisibilité. Ainsi, vous avez en charge une dizaine de petits dans un groupe et vous en faites brièvement le récapitulatif. Vous voilà parvenu au chiffre de neuf, et vous butez sur le dernier, comme si vous ne l'aviez pas imprimé dans votre tête. Toujours le même, toujours impossible de l'accrocher dans votre liste.



..... PORTRAIT

• J'animais un séminaire de formation et j'évoquais à un moment précis
• ce phénomène-là. Une participante s'y était reconnue fondamentale-
• ment. Au terme de ces journées, j'avais demandé que chaque per-
• sonne cristallise en un mot son sentiment final. Après que chacun des
• vingt participants se fut exprimé, j'ai fait un rapide point dans ma tête
• pour m'enquérir d'une personne qui n'avait pas – à mon sens – donné
• son sentiment. Je me tourne alors vers elle et le lui demande. Dans un
• sourire crispé, elle me dit l'avoir donné. Je lui présente des excuses
• rapides et clos ce temps de formation. Deux jours après je reçois
• une magnifique lettre de ladite personne qui m'écrit en substance les
• propos suivants :

• « Je me suis retrouvée pleinement dans l'expérience de la résignation,
• c'est comme si vous parliez de moi. C'était à la fois étrange et bon :
• quelqu'un avait les mots pour me décrire de l'intérieur. Alors, quand
• vous avez demandé, au sortir des deux journées, à chacune et à cha-
• cun de dire un mot, j'ai osé ce que jamais encore je n'avais osé de
• ma vie : j'ai pris la parole en troisième position. Pour tout un chacun,
• c'est commun et facile, pour moi c'est une révolution. J'étais tellement
• fière. La foudre m'est tombée dessus quand vous êtes revenu vers
• moi au terme du tour de table, m'invitant à prononcer le mot que,
• déjà, j'avais prononcé ! Suis-je transparente à ce point-là, invisible et
• inconsistante pour que vous ne me gardiez pas en mémoire ! La terre
• s'est alors écroulée sous mes pieds et j'étais tellement mal. Je suis

Comment comprendre et prendre en charge les enfants victimes de la violence conjugale

Avant la crise sanitaire survenue en 2020, la France recensait près de 400.000 enfants exposés aux violences conjugales. Ce chiffre n'a cessé d'augmenter, notamment à la suite des divers confinements.

S'appuyant sur une longue pratique thérapeutique, l'auteur clarifie les expériences fondamentales que peut rencontrer un enfant pris dans la tourmente conjugale et offre :

- des pistes d'accompagnement et de prise en charge thérapeutique ;
- de nombreux témoignages d'enfants ou d'adultes racontant leur enfance.

Cette seconde édition comprend trois nouveaux chapitres portant sur :

- l'essor de la violence en réponse au stress lié au contexte sociétal actuel anxiogène ;
- le sort des enfants exposés à la violence durant la crise sanitaire ;
- le lien entre l'enfant et le père violent.

Dans la même collection



Jean-Luc Tournier est psychosociologue, psychothérapeute et consultant en organisations sociales. Il exerce en tant que clinicien dans les environnements les plus divers.

ISBN : 978-2-8073-4774-8



deboeck **B**
SUPÉRIEUR

www.deboecksuperieur.com